

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 72 (1933)  
**Heft:** 39

**Rubrik:** Lo vîlhio dèvesâ  
**Autor:** [s.n.]

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÜ

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

**ESPOIRS !**

**L**a plu en 1932 ; par un naturel retour des choses, il pouvait bien faire sécheresse en 1933, ce que nous avons constaté. Phénomènes naturels qui tiennent à la fragilité de la pauvre planète où, sous les pluies, les neiges, le gel et le vent, la forme des terres se modifie chaque année. L'érosion ronge les Alpes, comme les rivières pleines emportent la bonne terre arable.

Qu'une certaine prudence conduise les humains à ne pas bâtrir au bord du danger : nous n'y pouvons rien de plus. Mais d'autres désastres ont marqué cette année, qui touchent au sort des sociétés humaines ; d'autres signes, ce soir, incitent à la réflexion et, si nous nous laissons aller, mèneraient tout droit à l'angoisse les esprits clairvoyants. Ce sont des périls plus graves que ceux de la rivière débordée, de la montagne éboulée ; l'eau, la terre et l'air, conjurés dans leurs maléfices, offrent un moindre danger à l'homme.

Tel qu'il vous apparaît en cette fin d'année, avec ses troubles, ses révolutions, ses menaces mortelles, ce monde civilisé porte le poids d'un siècle de matérialisme et d'erreurs philosophiques. Le « enrichessez-vous » de Guizot a porté ses fruits, qui ne sont pas ragotants à voir. La superstition du progrès matériel, qu'il fallait mettre à sa place véritable, jamais la première, a créé une « civilisation » qui est une forme nouvelle de la barbarie, une barbarie rationalisée. Où dorment les vieilles vertus qui faisaient l'humanité belle ; la simplicité des goûts, la tendresse, l'indulgence, qui jetaient leur point fleuri entre les excès de l'austérité et les élans brutaux de la volonté de puissance ? Où est endormie cette sagesse qui, mettant toute chose à sa place, faisait la vie acceptable ? Comme l'écume sur une confiture de prunes, vous ne voyez plus à la surface de la vie que la vanité de jouir, l'ambition, l'argent et cette hâte brutale qui écarte, du coude, l'être qu'il eût fallu relever, protéger, soutenir. Pas par méchanceté, sans doute. Tout simplement, vous n'avez plus le temps... Plus le temps de vous pencher et d'être bon. Et je ne vous parle pas de cette sensualité envahissante, qui est à l'amour ce que le gorille est à l'homme.

D'autres forces sont à l'œuvre dans ce temps, équinoxe du siècle, où soufflent tant de vents contraires. Dressées contre le bolchévisme spirituel, déchaînement des instincts dans l'avilissement universel, des énergies conscientes se préoccupent d'écartier toute réelle injustice sociale et d'intégrer définitivement l'ouvrier dans la société moderne. D'autres énergies, dans tous les milieux, s'efforcent de rendre à ce vieux pays sa civilisation chrétienne — celle des hommes du Grütli — sans laquelle il se décomposera. Et le goût renouvelé de la Patrie, dégagée des erreurs du siècle précédent : l'autorité respectée, dans

son action quotidienne, et les beaux spectacles qui émeuvent le citoyen. Et le sens de la famille — le meilleur des biens terrestres. Partout, par milliers, de braves gens obscurs donnent l'exemple : voyez tant d'ouvriers, de petits paysans, d'artisans, d'employés, d'intellectuels modestes, lesquels, sans pose, sans vainne ambition, élèvent courageusement une petite famille qui, dans dix ou vingt ans, trouvera devant elle un monde purifié des miasmes de l'après-guerre...

Pensez à tous ces braves gens ! Que l'écume qui s'agit sur le chaudron où bout l'avenir incertain ne vous fasse pas oublier la bonne confiture — la franche, la droite, la saine humilité, qui finira bien par se révéler.

Pierre Deslandes.

**LA SERVEINTA ET LO MAIDZO**

**S**'APPELAVE Jaqueline, ellia serveinta, et l'étai tant galéza que pouâve bin s'appellâ Jaqueline. L'avâi fenamente veingt ans et l'étai à maître vê dâi dzein de pè Lozena, po coudh' gagn' quaque z'eti po son trossi, se dâi coup ie sè maryâve.

On décando matin, pè vê sat hôore, vaitez que la maître vint taquenassâ à sa porta.

— Mâ, Jaqueline, que lâi fâ, vo n'îte pas oncora lèvâie ? L'è binstout houit hôore. Ite-vo malada ?

— Na, noutra maître.

— Et porquie ne saillide-vo pas dèfro dâo lhî ?

— Vu pas mè lèvâ.

— Quemet dite-vo ?

— Vu pas mè lèvâ.

La maître châote vê son hommo po lâi râcontâ stossé.

— Quemet, que dit l'hommo, vâo pas fro.

— Na.

— Mâ ! mâ ! et mè que mè faut via à houit hôore et lo dédjonnâ que n'è pas fê. L'è tiura, ellia fémalla ! Qu'a-te ?

— N'ein sè rein. Dit que vâo pas betâ l'avau de sa rîta dèso dâo lhî.

— Et dit que n'è pas malada ?

— Na.

— Eh bin ! mè su su que cha, que l'è malada : mâ l'a pâo-t'itre onna maladi que semblie pas, qu'on lâi dit secréta et que vâo pas la dere. Faut tot parâi fêre à veni lo maidzo.

L'einvouyan dan queri lo maidzo, on dzouveno coo assein, et lè vaitez vê la Jaqueline, que l'étai pardieu bin galéza dein son lhî.

— Iô âi-vo mau ? que dit lo maidzo.

— Nion cein, que repond.

— Pâo-t'itre que sè gène de lo dere devânt vo, que fâ lo maidzo à la maître : vo faut allâ dèfro on momoint.

Quand l'è que l'autra fut via dâo pâilo, la serveinta dit dinse ào maidzo.

— Accutâ, monsu lo maidzo, n'è pas onna brequa de mau. Vo vu dere : lè maître mè dâvant trâi mâi que m'ant pas payâ, quand bin le

zé dza recliamâ bin dâi coup. Adan, ié djurâ de pas mè lèvâ devant d'avâi mè gadzo.

— Ah ! l'è dinse, que fâ lo maidzo. Eh bin ! Jaqueline, tire-tè on bocon ein lèvè contro la parâi, po mè fêre on bocon de plièce. Tè maître mè dâivant assein quaranta franc, beteinno lè dou à lhî, l'on de coûte l'autre, tant qu'à que no z'aussant payâ à tsavon.

Marc à Louis.

## HISTOIRES DU CIEL BLEU

**L**E sympathique M. vient de rentrer du Midi. Il nous contait, l'autre jour, une bien belle histoire d'ailloli :

— J'avais appris, nous dit-il, qu'une vieille femme du village confectionnait ce plat avec une incomparable maestrâ ; soucieux de rapporter à Lausanne une recette parfaite, j'obtins d'elle la permission d'assister aux rites sacrés. Le coulis d'ail, l'huile d'olives... hélas ! le mélange ne « prend » pas.

La vieille me regarde, une lueur farouche aux yeux :

— Je la rate pour la première fois depuis quarante ans, me dit-elle ; c'est que je l'ai faite devant un homme du nord !

Le lendemain, continue M., son petit-fils accourt à mon hôtel :

— Venez, monsieur ! La grand'mère veut vous « le » faire goûter, aujourd'hui !

Je m'empresse ; mais au haut de l'escalier, devant la porte, un autre enfant, l'air grave, me fait signe de m'arrêter, et, d'un doigt sur les lèvres, de me taire...

— Qu'y a-t-il ? Elle est malade... ?

— Non, souffle le jeune homme ; elle « le » prépare !

## L'ACTUALITÉ HUMORISTIQUE

**S**'ADORE les Américains, non point parce qu'ils sont rigolos, il s'en faut, mais parce qu'ils sont des inventeurs doués de la plus colossale imagination et qu'il n'est pas un de nos embarras qu'ils n'aient réussi à simplifier d'une façon pratique. Pour un Américain, rien n'est désagréable comme une perte d'argent parce qu'elle occasionne une perte d'argent et que l'argent, pour les peuples modernes, est tout, passe avant tout, tient lieu de tout.

Or, il arrive, en Amérique comme ailleurs, qu'un indigène se casse quelquefois une patte. C'est désagréable, douloureux et empoisonnant parce que le blessé doit se confier à un chirurgien.

Celui-ci rafistole, recolle la guibole et console en donnant sa parole que, dans quelques semaines on pourra faire des cabrioles.

Le patient, immobilisé, joue évidemment du téléphone toute la journée pour se distraire. Il gagne ou il perd de l'argent à la Bourse, mais il s'embête à cent dollars de l'heure. Un Américain consent, de temps en temps, à se casser une jambe ou la tête dans un accident d'auto ; il faut que tout le monde vive, en Amérique aussi bien qu'ailleurs, les médecins et les chirurgiens comme les autres. Mais si l'accident doit être une entrave à ses affaires, il préfère s'abstenir. Le corps médical se plaignait de cet état de choses ; les